

Aventure Là-haut, chaque jour est une victoire

Après « Elles vivaient d'espoir », Claudie Hunzinger revient avec le magnifique « La Survivance », hommage à son compagnon, aux livres, à la nature.

Sils et Jenny ont tenu une librairie. « Pendant quinze ans, le lieu avait répandu de la lumière, du rêve, de la fantaisie. » Ils auraient pu y passer le reste de leur vie. Hélas, le couple va être expulsé... et choisit de s'installer à la Survivance, une ferme en ruines qui leur appartient « parce qu'impossible à vendre ». C'est en effet « une chose déglinguée, une ancienne métairie au flanc d'une croupe sauvage, à plus de 900 mètres au-dessus de Kaysersberg ». Ils y avaient vécu en 1973, quelques mois seulement. Ils avaient vingt ans. Sils cherchait alors « le sens de sa position dans le monde. De sa putain de vie dans ce putain de monde pas prévisible, pas contrôlable, pas reconnaissable. » Jenny avait découvert là-haut « une chose bizarre et merveilleuse : toutes les journées étaient différentes et toutes les mêmes. »

Mais Sils et Jenny n'ont plus vingt ans. Ils ont traversé les années avec les livres, leur unique arme. Mais là-haut, comment vont-ils s'en sortir ? Ils débarquent à la Survivance avec leurs cartons de bouquins, leur ânesse Avanie et leur chienne Betty. Il faut se dé-



Claudie Hunzinger, écrivain-voyageur.

Photo Jérôme Bonnet

brouiller avec les moyens du bord : la mesure prend l'eau. Il faut apprivoiser la montagne : on pense y être seuls, mais les poules qu'on vient d'acheter disparaissent. Il y a beaucoup de monde sur ces terres, et notamment des cerfs, dont Jenny fait rapidement son miel quotidien (en plus de son potager, voir l'extrait ci-dessous).

« A la guerre comme à la guerre » devient la devise de Jenny : « si nous voulions nous en sortir, il fallait sortir de nous. Plonger direct dans les sensations, dans la peur, dans la joie, être aux aguets, se transformer en une boule de présence au monde prête à jaillir. Il y a quelque chose d'excitant, de suffocant dans la lutte pour la vie : plus d'écran entre elle et nous. On devient la vie. » Chaque jour est une victoire. On a renoncé à quelque chose de la vie d'avant, on a triomphé d'élé-

ments défavorables, on s'est pris une nouvelle baffe. Le vent, la pluie, le vent, le gel, c'est un combat, magnifique.

La Survivance, le livre, raconte justement, à sa manière (la fiction), le combat qu'a mené le couple Hunzinger, Claudie et Francis, pour apprivoiser Bambois, leur ferme au-dessus de Lapoutroie (voir le portrait de Bambois paru dans notre série *Lieux d'écrivains* le 17 août dernier). Claudie Hunzinger installe sa propre aventure dans un futur proche, un futur où, par exemple, le musée Unterlinden vient de brûler, entraînant dans le désastre le *Retable d'Issenheim* de Grünewald. Elle en profite pour rendre un triple hommage : au compagnon de sa vie (« *Face à la vie, il était l'insurgé, moi, l'enchantée.* »), aux livres, à la vie sous toutes ses formes (végétale, animale, minérale).

Surtout, Claudie Hunzinger intègre avec ce roman la caste très fermée des écrivains-voyageurs. Oui, paradoxalement rivée à sa montagne et convoquant les éléments, l'air, l'eau, la terre, le feu, elle nous invite au dépassement le plus fragile, à l'exotisme le plus brinquebalant. Son récit est flamboyant, poétique, à la fois vacillant et volontaire. Notre gros coup de cœur de cette rentrée littéraire.

Jacques Lindecker

■ LIRE « La Survivance », Claudie Hunzinger, éditions Grasset,

L'extrait A deux doigts du péril

« Nous avons de quoi tenir six mois au large, deux ans très serrés, et peut-être trois ans, peut-être toujours, si nous avons le jardin avec nous et tant pis si c'était rebutant.

Pour moi, quelques semaines auparavant, il aurait été inconcevable que je bêche une plate-bande de potager. Jamais je n'aurais pu deviner que je m'y connaîtrais en variétés de laitues, d'oignons, de haricots, de navets, de radis noirs. Et enfin, il était inespéré que cela me plaise. Et voilà qu'à deux doigts du péril, en plein inconfort de vie, j'y ai trouvé un plaisir que j'imaginai avoir été celui des pionniers, brûlés par le

soleil, aplatis par le vent, durcis par le gel, et qui vivent là où les autres ne s'aventurent même pas. Ne te fais pas toujours mousser, me répondait Sils.

La Survivance était du matin. La première lumière la touchait de son doigt avant toutes les autres habitations éparpillées dans les replis de la montagne, et nous étions réveillées avant tout le monde, la maison et moi. Certains matins pourtant je ressentais la douleur d'une amputation invisible : tout ce qu'on avait perdu à jamais ! Et de l'effroi : tout ce qui nous guettait. »

La Survivance, pp. 81-82.